

Anne Nguyen, figure de style du hip-hop

Ingrid Merckx

Championne de France de break féminin et chorégraphe prometteuse, Anne Nguyen impose son style sur le hip-hop actuel. Mouvement et discipline dont elle critique le dévoiement commercial et qu'elle voudrait réenraciner. Pour qu'il reste en résistance.

Guerrière. « C'est ça, être hip-hop », glisse-t-elle, l'oeil malicieux. Pas une posture, mais une philosophie. On est loin des ghettos américains des années 1980, évidemment. « À l'époque, ils défendaient quelque chose politiquement. Aujourd'hui, en France, le hip-hop n'a plus vraiment d'ennemi. Mais il reste des luttes à mener. » Notamment contre le hip-hop commercial et l'inhumanité de l'environnement urbain. Vingt-sept ans, petite taille, cheveux noirs coupés court, yeux bridés sur peau claire, le sourire ingénu, Anne Nguyen présente, en buvant une verveine, son *Manuel du guerrier de la ville*. Un recueil d'une vingtaine de poèmes dont certains ont été publiés dans le magazine *Graffiti*. « Break », « Angles droits », « Egotrip », « Chair Freeze »... ils disent sa vision de la danse, son positionnement dans l'espace, et, partant, dans l'existence. Ils rappellent ce qu'il ne faudrait pas oublier : que le break est une transgression du mouvement, que le rap naît de pensées articulées dans le noir et l'enfermement, que le monde peut être perpendiculaire, que les objets débordent, que le corps est une matière première à raffiner dans le cerveau, qu'il faut trouver un équilibre entre la chair et le béton, et prendre conscience, aussi, de son pouvoir de changer sa manière de penser en travaillant à changer sa manière de bouger. Anne a écrit tout cela par réaction à des mauvaises tendances, par volonté de revenir aux « valeurs du hip-hop » en ces temps « où il est devenu tellement mode qu'il n'y a plus d'information. Il a été récupéré ». Et par besoin de se recentrer, de rester elle-même dans un univers qu'elle a pénétré à une « mauvaise période, quand tout était déjà en train de changer, quand l'état d'esprit hip-hop s'effondrait ».

Il y a un peu plus de six ans, Anne Nguyen ne connaissait pas le hip-hop, ou à peine : elle dansait debout dans sa chambre, en écoutant du rap. Et le monde du hip-hop ne la connaissait pas. Aujourd'hui, elle est une des danseuses les plus en vue de France, sacrée même championne nationale de break féminin en 2005. Ce qui la fait plutôt glousser : « J'ai gagné ce battle (1) mais j'en ai gagné d'autres. Celui-là m'a donné un titre qui a surtout du sens pour les profanes. » Comme signe de reconnaissance, elle préfère le fait d'avoir été choisie comme juge au championnat national annuel, en avril dernier. Comme affirmation de soi, elle aime mieux signaler qu'elle vient de monter sa compagnie, par Terre, et s'apprête à présenter *Racine Carrée*, au festival Hip-Hop Tanz au CND de Pantin du 22 au 24 juin 2006 (2). Un spectacle qu'elle a chorégraphié elle-même, son premier solo. « Il marque une étape. Le besoin de poser les bases à partir desquelles je voudrais travailler avec d'autres. » D'autres qui partageraient la même vision qu'elle du hip-hop. Elle est tombée dedans presque tard, l'été 2000. « On commence toujours en été. Après, tu ne peux plus t'arrêter. » Avait fait de la gym étant petite, des arts martiaux un peu, et de la capoeira « à fond » quand elle était à Montréal, en 1999, partie pour une année d'études pendant son cursus d'anglais. Là-bas, elle a appris le break. Retour en France avec

une envie décroissante d'étudier et une envie croissante de danser. Pas tout de suite sur la dalle des Halles quand même, trop dure pour débiter, « surtout pour une fille » sous-entendu dans ce milieu de mecs et puis trop dure tout court. « En break, on se fait mal. » Mais dans des gymnases avec une équipe de garçons, les Dalton, ou dans des cours d'école. Elle a vite donné quelques cours, à Montréal, où un certain nombre d'élèves l'attendent en permanence, et à Paris, dans des écoles de danse. Jusqu'à ce qu'elle intègre la compagnie Black Blanc Beur. Elle a enchaîné les *battles*, pour le plaisir, les potes, l'ambiance, la fête. Et parce qu'au début « on ne sait pas. On aligne de plus en plus de phases et de freezes pour entendre le public crier ». Un engrenage qui, là non plus, ne lui correspondait pas. Avec le culte de la performance et de l'exploit sportif changeant les « codes de relation avec le public » des danseurs, la danse s'est « figée ». « Maintenant, il y a au moins trois battles par week-end rien qu'en région parisienne, avec systématiquement de l'argent à la clé. Ce qui implique arrogance, agressivité, arnaque et provocation gratuite. » Quid du respect inhérent au hip-hop ? Anne a pris le large.

Elle a travaillé un temps avec des chorégraphes contemporains qui lui ont « beaucoup appris ». Pas question pour elle d'opposer la rue et la scène, « ce qui compte c'est de pouvoir s'exprimer ». Pas question non plus de faire du hip-hop une culture des cités, c'est une « culture urbaine ». Simple banlieusarde « pas défavorisée », elle en est la preuve. « Il y a toujours eu de tout dans le hip-hop. Le mouvement est né de l'oppression, mais l'oppression n'existe pas que dans les quartiers. Elle est partout, dans l'environnement, l'architecture de la ville... Les arts martiaux ne sont pas nés dans des champs de fleurs. » En 2003, elle s'est cassé la jambe. Bien obligée, alors, de se poser, et de réfléchir à la direction qu'elle voulait prendre, et à la direction que le hip-hop prenait. « Cette culture s'est construite sur des paroles contestataires. Quand les radios ont imposé 40 % de chanson française, tout a changé. Le rap français a explosé. On est passé d'un coup de l'underground au commercial, avec des morceaux évoquant des filles en string et des 4X4. Il n'y a plus de références identitaires, plus de revendications, les codes vestimentaires ont été retournés. On aime le rap pour le côté fric et frime. » Elle n'écoute plus de rap français, fustige ceux qui « voient les choses en ligne, pas en cycles », ne cite que KRS-One et Nas comme référence, et s'habille moins « hip-hop ». Tout au plus un petit signe discret. Peut-être dans la coupe de cheveux, un peu éventée, ou le T-shirt long qui tombe serré sur son jean. Elle a voulu « étudier le passé », revenir au fondamentaux, aux origines latinos du hiphop. Rédiger des articles pour raconter ce qui se passe vraiment dans les *battles*. Et écrire un manuel qui dirait un peu « la résistance cachée ».

Lire la suite dans Politis n° 906

(1) Affrontement par la danse, entre la compétition et la rencontre, où exploits acrobatiques et gestes chorégraphiques s'enchaînent sur le mode du défi.

(2) Hip-hopTanz : festival organisé en Seine-Saint-Denis par l'association Moov'n Aktion avec le Centre national de la danse à Pantin.